

Dom Juan ou le festin de pierre

de **Molière**
mise en scène **Daniel Mesguich**



23_27 mars_04

mardi 23 mars à 20h45
mercredi 24 et jeudi 25 mars à 19h00
vendredi 26 et samedi 27 mars à 20h45

théâtre de grammont
Montpellier

durée : **2h40**
entracte compris



Location-réservations
04 67 60 05 45
Opéra-Comédie

Tarifs hors abonnement
Général : 20 €
Réduit : Collégiens/lycéens/étudiants/ groupes: 12,50 €

Dom Juan ou le festin de pierre

De **Molière**

Mise en scène **Daniel Mesguich**

Assistant mise en scène **Sébastien Lenglet**

Lumière **Patrick Méeüs**

Costumes **Dominique Louis**

Maquillages et perruques **Chantal Durpoix**

Régie son **Yann Galerne**

avec

Emmanuel Crépin Don Alonse

Anne Cressent Elvire

Jean-Claude Aumont Don Louis

Christian Hecq Sganarelle

Daniel Mesguich Dom Juan

Laurent Montel Monsieur Dimanche, Gusman

Ariane Moret Mathurine

Tania Garbarski Charlotte

Philippe Noël Piarrot, l'homme

Fabrice Lotou Don Carlos

et **Johanna Classe, Catherine Derrien, Ellénore Lemattre**

et deux enfants

Création à l'Athénée Théâtre Louis Juvet,
le 13 mars 2002

Production : Miroir et Métaphore
Organisation : La gestion des spectacles

Une rencontre

avec l'équipe artistique est proposée
le **jeudi 25 mars** à l'issue de la représentation.

"Encore Dom Juan ? Pourquoi un Dom Juan de plus ?"

Ces deux questions - car il y en a bien deux, n'est-ce pas, et contradictoires dans leur lettre, l'une sous-entendant que c'est toujours le même, l'autre que c'est chaque fois un autre (et déjà elles indiquent, ces questions, en leur difficile différence, une possible problématique en Dom Juan même : "encore", dirait Elvire ; "une de plus", dirait Don Juan) – ont dû m'être posées mille et trois fois au moins.

"Mais pourquoi Dom Juan ?"

Je n'ai pas "choisi" de mettre en scène Dom Juan, au sens où j'aurais eu au préalable quelque chose à dire quant à tel ou tel de ses thèmes. Mais je ne me souviens pas de ne pas avoir eu le désir de le mettre en scène. Ni Hamlet. Ni Médée. Ni Antoine et Cléopâtre, ni Partage de Midi, ni Phèdre ... C'est que, sachez-le, spectateurs du théâtre nos alliés, nous autres, acteurs de théâtre, prenons tous les jours le petit-déjeuner avec Eschyle, Calderon ou Tchekhov, nous déjeunons tous les jours avec Molière, Racine ou Claudel, tous les jours nous dînons avec Cixous, Shakespeare ou Marivaux ; ils sont nos amis, nos intimes, nous ne les quittons jamais et nous les fréquentons mille fois plus que nos boulangers, percepteurs et chauffeurs de taxi, et même, souvent, que nos autres amis. Et nous montons, démontons, tissons, dé-tissons leurs textes toutes nos vies. Et, de temps à autre, quand le sérieux argent nous le permet, nous plongeons, presque au hasard, dans l'océan du sens et des lettres, nous en rapportons une goutte (on dit : une pièce) et nous posons un titre sur une affiche.

Chaque spectacle pour nous est chapitre d'un grand livre invisible, qui ne se referme même pas à notre mort, et non prétexte à illustrer tel ou tel discours que nous pourrions tenir sans le texte, sans jouer avec lui.

D'abord nous faisons du théâtre, puis nous jouons Dom Juan.

Ce que nous visons, en vain chaque fois, c'est un réajustement, et une autre naissance.

Alors, ne cherchez pas, il ne s'agit pas de présenter le "vrai" Dom Juan, celui "de Molière, quoi". Dom Juan n'est jamais "de" Molière ; ni Hamlet n'est "de" Shakespeare, malgré les affirmations naïves, déguisées en rigueur, rigueur elle-même toute de carton-pâte, de tel ou tel. Dom Juan est de vous, il est de moi ; simplement il s'étrangle de temps en temps en une singularité, en une "propriété", c'est celle de chacun de ses lecteurs, mais c'est pour retourner bien vite au torrent commun.

Non, ne cherchez pas, il ne s'agit pas de présenter le XVII^e siècle, malgré la pression autoritaire de l'Inculture (que sait de ce XVII^e siècle celui qui le plus criera à l'anachronisme, parce qu'un détail, énorme d'ailleurs pour nous, l'aura "choqué" ?), et le rideau ouvert ne se fera pas vitre d'un aquarium où Sganarelle, Don Carlos ou Monsieur Dimanche nageraient sous nos yeux de visiteurs de zoo friands de pseudo-histoire. Le premier "anachronisme", s'il y en a, avant, que sais-je, l'éclairage à

l'électricité, c'est l'entrée dans la salle de celui-là même qui criera à l'anachronisme : son corps connaît les guerres contemporaines, les noms de Joyce et de Matisse, les ordinateurs, etc., cela n'est pas "d'époque". En réalité, apprenons-le lui, le théâtre est essentiellement anachronisme.

Plus d'un temps, c'est cela le théâtre. Nous jouerons donc au passant composé.

Dom Juan, dit-on, est une pièce à machine. Eh bien, nous essaierons tous les filons, toutes les veines du théâtre.

Et non, je ne donnerai pas "ma" lecture de Dom Juan. Je ne donnerai pas, en quelques lignes, un résultat. Il faut lire, au présent, tout le présent de la re-présentation. Le théâtre, c'est l'art, exactement, de l'Irrésumable.

Tout au plus dirai-je que nous avons essayé, dès que possible, de pousser la petite porte au fond de chaque phrase, vous savez, celle que les seuls grammaires et dictionnaires n'indiquent pas. Et, comme Don Juan, nous ne nous sommes pas tenus de croire que ma foi ("ma foi, j'ai à dire ...") ou je pense ("tu pleures, je pense") sont des expressions toutes faites, ou qu'il n'y a aucune souffrance dans "souffrez que par mille baisers ...", ou que l'usurier Dimanche, qui ne veut pas manger ce que mange Don Juan, s'appelle vraiment "Dimanche".

J'ai dit plus haut : en vain chaque fois. Si mettre en scène c'est inlassablement réajuster un rapport, celui de la lettre de tel texte et du Monde, c'est en vain, en effet, car l'un des termes de ce rapport change tout le temps, il ne tient pas en place. Mettre en scène, c'est entendre ce changement incessant. Chaque mise en scène n'est que l'ouverture, comme on dit à l'Opéra, de mises en scène inouïes à venir. Par chaque mise en scène, nous préparons ce que nous ne savons pas qui arrivera.

Aujourd'hui, c'est, en vrac, "L'Ile de la même autre langue", patrie du lunaire Piarrot ; ou "Les femmes tuées d'oubli", objets morts, comme autant de marches de marbre d'un escalier pour aller plus loin que soi en soi et tant pis pour les autres - et il attend, Juan, qu'elles le suicident ; ou "Le Lit ardent", comme on dirait d'un buisson, et, à la fin, la fin qui ne serait pas une punition, cela est nouveau : "Rien"; qui est toujours quelque chose.

Des cendres ?

Daniel Mesguich, mars 2002

Ombre

Le personnage est la métaphore d'une mythologie archaïque et contemporaine. Dom Juan est éternel, dit-on ; immortel en tout cas, insubmersible dans l'Oubli. Et de fait comment pourrait-il jamais disparaître, lui qui n'a jamais été pleinement vivant, qui n'a jamais été tout à fait présent ? Comment un spectre pourrait-il mourir ?

Daniel Mesguich

Daniel Mesguich est metteur en scène et comédien.

De 1970 à 1973, Daniel Mesguich est élève au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris dans les classes d'Antoine Vitez et de Pierre Débauche. Il y est professeur depuis 1983.

En 1974, il fonde sa compagnie, le **Théâtre du Miroir**. De 1986 à 1988, il dirige le Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis puis, de 1991 à 1998, la Métaphore, Théâtre National de Lille. En 1998, il crée une nouvelle compagnie : Miroir et Métaphores.

Au théâtre,

il a mis en scène des textes classiques : Marivaux **Le Prince travesti**, **La Seconde Surprise de l'amour** ; Racine **Britannicus**, **Andromaque**, **Bérénice**, **Esther**, **Mithridate** ; Tchekhov **Platonov** ; Claudel **Tête d'Or** ; Hugo **Marie Tudor**, Shakespeare **Hamlet** trois versions, **Le Roi Lear**, **Roméo et Juliette**, **Titus Andronicus**, **La Tempête** ; Molière **Dom Juan** ; Musset **Lorenzaccio**, An-Ski **Le Dibbouk** ; Sophocle **Electre** ; Euripide **Médée** et des textes contemporains : Julius Amédée Laou **Folie ordinaire d'une fille Cham** ; Gaston Portail **Boulevard du boulevard** ; Hélène Cixous (**L'Histoire qu'on ne connaîtra jamais** ; Clarisse Nicoïdski (Ann Boleyn, **Le désespoir tout blanc...** et dernièrement Jean-Paul Sartre (**Le Diable et le Bon Dieu**.

A l'Opéra,

il a mis en scène : **Le grand Macabre** de Ligeti (à l'Opéra de Paris ; **L'Amour des trois oranges** de Prokofiev (à l'Opéra-Comique ; **La Passion de Gilles** de Boesmans et Mertens (au Théâtre royal de la Monnaie à Bruxelles ; la Tétralogie de Wagner, **Der Ring des Niebelungen**, (à l'Opéra de Nice et au Théâtre des Champs-Élysées ; **Le Bal masqué** de Verdi (à l'Opéra de Lille, **Gogol** de Michaël Levinas (au Festival Musica à Mulhouse et à l'Opéra de Montpellier ; **La Vie parisienne** d'Offenbach (à la Comédie Française ; **Wozzeck** d'Alban Berg (à l'Opéra de Montpellier ; **Des saisons en enfer**. **Un amour fou : Rimbaud et Verlaine** de Marius Constant (Printemps des Arts de Monte-Carlo ; **Le Fou** de Landowski (Opéra de Montpellier ; En 2002, il met en scène **Elephant man** de Laurent Petit-Girard à l'Opéra de Prague et **La Damnation de Faust** de Berlioz à l'Opéra de Leipzig.

Acteur de théâtre,

il a joué, notamment : Hamlet, Platonov, Camille Desmoulins, Pascal...

Acteur de cinéma,

il apparaît au générique de grands films signés Michel Deville **Dossier 51**, Costa-Gavras **Clair de femme**, François Truffaut **L'Amour en fuite**, Ariane Mnouchkine **Molière**, Francis Girod **La Banquière**, Alain Robbe-Grillet **La Belle Captive**, Yves Boisset **Allons z'enfants**, José Pinheiro **Les Mots pour le dire**, **La Femme fardée**, James Ivory **Quartet**, **Jefferson à Paris**, Bernard Rapp **Tiré à part**, Iradj Azimi **Les Iles**, **Le Radeau de la Méduse...**

Daniel Mesguich et le mythe de Dom Juan

Daniel Mesguich poursuit la parabole et s'offre, consumé, au regard du public. Son Dom Juan charbonneux, l'œil seul allumé en un corps inerte bien qu'incandescent, se laisse en fait pétrir par l'action, par la ronde baroque des autres rôles. A la statue du Commandeur s'ajoute celle de Dom Juan, sculpté au fil de la pièce en un destin de pierre. De Sganarelle époustouflant et grotesque (Christian Hecq) à Monsieur Dimanche, juif à papillotes embarrassé de sa famille (Laurent Montel), en passant par Elvire déchirée de larmes (Anne Cressent), chaque personnage est un papillon dansant, fou autour du feu Juan. Ainsi le héros maudit trouve-t-il sa vérité, qui apparaît en creux au milieu des volutes du spectacle, tout comme la sagesse s'esquisse dans les panaches de tabac, comme Molière nous le vante en prélude. Dom Juan est avec Mesguich comme un « trou noir » dans l'espace : il se nourrit des autres, de leur matière qu'il absorbe ; il n'existe qu'en attirant son entourage dans l'abîme. Il avance lentement, quand tous s'agitent, il est désabusé de lui-même ; quand tous espèrent, il semble absent au monde, plus ermite en sa vie que le cénobite en sa forêt. « Je ne sais si vous dites vrai ou non, mais vous faites que l'on vous croit », lui glisse son fidèle valet. Comment mieux définir le diable, le comédien et le séducteur, ces trois glorieux imposteurs ? Ne dit-on pas posséder une femme et posséder son rôle, comme l'on dit que le démon possède ? A son Dom Juan de Marana, Alexandre Dumas ajoute, 172 ans après Molière, le sous-titre La chute d'un ange, signant la malédiction. C'est donc bien d'Azraël qu'il s'agit, et non de Casanova, Dieu est menacé bien plus que l'honneur des femmes. En choisissant d'être et non de jouer, Mesguich a vu juste.

Christophe Barbier, Théâtres n°3, mai-juin 02, extrait

Daniel Mesguich vit le théâtre comme un risque. Il est en permanence sur une ligne de crête. Il nous a procuré plus d'un vertige. On lui en a souvent voulu d'une provocation dérangeante. (...) Toutefois cet esprit de liberté peut donner le meilleur, et lorsqu'il le donne, alors tout est racheté. C'est ce qui se passe avec ce Dom Juan où glisse la grâce, sans que pourtant Mesguich déroge jamais à soi-même. Il a réussi à dénouer l'écheveau si complexe de cette œuvre secrète, en nous permettant d'en ressentir à la fois la force comique et la force tragique, ce qui est une rare réussite.(...) L'interprétation du rôle par Daniel Mesguich est absolument remarquable : il y met de l'intériorité, du mystère, de l'élégance et même une sorte d'émotion, de jeunesse fragile qui nous ont beaucoup touchés. Quant à la force comique, elle irrigue le spectacle par le truchement d'une succession de trouvailles, conformes à l'esprit Mesguich (...) il y a une grande puissance cocasse dans ces tableaux, sans que soit transgressée la légitimité de l'œuvre et la fidélité à sa signification. Les acteurs servent cette ambition comique avec beaucoup de talent, et parmi eux Christian Hecq qui est désopilant en Sganarelle. Une très belle leçon de liberté et d'intelligence.

Philippe Tesson – Figaro Magazine, 23/03/02

Daniel Mesguich est, de nos grands hommes de théâtre, le plus « festif ». Le plus casse-cou, le plus enjoué. D'un art et d'une poésie les plus libres. (...) Qui peut nous prescrire du Molière, aujourd'hui ? Qui n'a pas froid aux yeux ? Qui n'est pas un éteignoir, qui est, depuis trente printemps, l'enchanteur né de la poésie et des bonheurs de la scène ? Daniel Mesguich. Et qui a, des choses de nos vies qu'éclaircit la scène, une vraie conscience ? Lui aussi. Il n'est que de voir les grands horizons, calmes et graves ceux-là, ou les égards de détail, fraternels, qui nous saisissent, toute cette soirée. Il n'est que de voir Mesguich, l'acteur, jouer, sans rien qui pèse, les défis, le cynisme, les mensonges, les incertitudes, et, pour en finir, le plus-rien-à-perdre, de Dom Juan. Allons partager cette mise en scène si neuve, dont les gags inattendus sont des marques d'empressement, pas tristes, envers Molière et envers nous.

Michel Cournot – Le Monde, 17/03/02

(...) Qu'allait-il faire avec Dom Juan ? Pari réussi. Il nous surprend, nous séduit (...), on écoute le texte exposé dans toute sa part comique et tragique.

Mesguich frappe fort d'entrée. Son Sganarelle est un magnifique clown que Christian Hecq hisse au rang suprême. Il est toujours drôle, jamais gratuit dans ses trouvailles, et surtout il compose avec Mesguich-Dom Juan un couple inattendu mais solide. Car Christian Hecq a de la force. Il tient tête à son maître. Il est celui qui porte la contradiction, la plus grossière peut-être, mais musclée, juteuse, acrobatique. La deuxième bonne surprise vient de Daniel Mesguich lui-même, un Dom Juan qui marie la séduction, la gravité, le mystère, l'effroi, l'orgueil. Il est l'homme du refus. On le sent tendu vers un seul but, contraindre le ciel à s'exprimer. Est-il vaincu dans cette joute ? Mesguich ne le pense pas et la mort de Dom Juan est ici l'embrasement des sens et non brûlure de l'enfer. (...) le spectacle est convaincant, beau et astucieux.

Marion Thebaud – Le Figaro Scope, 10/04/02